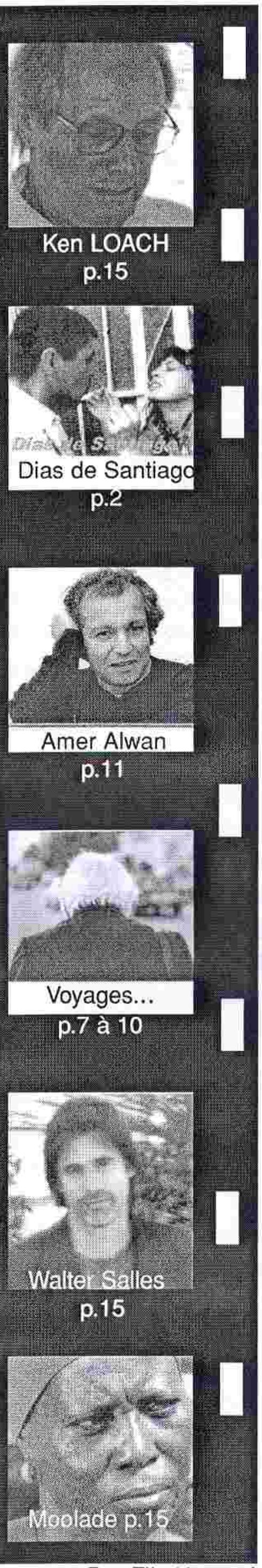
PRO-FIL

35

La lettre PRO-FIL



Ken LOACH p.15

Dias de Santiago p.2

Amer Alwan p.11

Voyages... p.7 à 10

Walter Salles p.15

Moolade p.15

Festivals :Fribourg p 2,3,4
J'aime, tu aimes, elle aime pas :Mel Gibson p.5,6
Thema: Le voyage p.7-8
Le Point theo: p.9 -10
Intervista: Amer Alwan p.11
Des films à la pelle: *Voyages, Big fish, Confidences trop intimes, James's journey to Jerusalem* p.12, 13, 14
Rencontres: Hommage à **Ken Loach - Walter Salles**, prix du Jury œcumenique p.15
Pro-Fil du Nord au Sud:p.16

Edito

Evénement important, pour nous Pro-filiens, du Festival de Cannes 2004 : la remise à Ken Loach du Prix spécial décerné par Signis et Interfilm à l'occasion du trentième anniversaire du jury oecuménique. Vous en trouverez l'écho dans ces pages. Vous y trouverez aussi la présentation des films couronnés cette année par le jury oecuménique. A nous maintenant de les promouvoir autour de nous et dans nos groupes !

Quant à ce numéro de La Lettre, été oblige, nous l'avons centré sur le thème du voyage. Voyage à travers le cinéma, bien sûr, mais aussi à travers... les salles : Bernard Fenoy nous a ramené d'Amérique du Sud un reportage sur les films que proposent les écrans de ces pays dont l'Europe s'accorde à vanter le renouveau cinématographique. Instructif !

Fallait-il parler de La Passion de Mel Gibson ? fallait-il contourner cet événement «incontournable» ou lui rentrer dedans ? Le débat a fait rage à son sujet à l'intérieur de la rédaction. Nous lui avons finalement consacré deux pages. Est-ce trop ? Pas assez ? A vous de nous le dire !

Je voudrais terminer en attirant votre regard sur les informations relatives à l'Assemblée générale et au séminaire de Pro-Fil, les 25 et 26 septembre. Lisez les avec attention et... Inscrivez-vous ! Il est important que vous soyez nombreux à participer à l'événement. C'est le seul de l'année à rassembler notre diaspora.

Jean Lods

Pro-Fil, 40 rue de las Sorbes,34070 Montpellier.Te/fax:04 67 54 33 82.Mèl:profilfrance@free.fr

Une belle aventure

Depuis prés de vingt-cinq ans, le Festival international de films de Fribourg (Fiff) ouvre le Nord aux films du Sud.

par Jean Lods, juré pro-filien du Festival 2004

Parmi tous les jurys oecuméniques, celui du Festival de Fribourg est sans doute un de ceux où un Profilien se sent le mieux à sa place. Car si la vocation de notre association est de promouvoir des films, cette vocation s'inscrit avant tout dans le cadre d'un témoignage et d'un engagement pour la défense des convictions chrétiennes. Et cette vocation a rarement autant l'occasion de s'exprimer que dans un festival comme le FIFF, consacré à des films du Sud, originaires le plus souvent de pays pauvres, et qui ont, plus que d'autres, besoin d'être reconnus et soutenus.

Ouvrir le Nord au Sud

Exemplaire, cette aventure du FIFF, telle que me l'a racontée sa fondatrice, Magda Bossy.

Tout commence en 1980 : Helvetas, société suisse de coopération avec le tiers-monde, a vingt-cinq ans et cherche à créer un événement ponctuel et inhabituel pour fêter cet anniversaire. L'idée qui vient alors est en somme d'inverser le mouvement traditionnel du flux des échanges Nord-Sud : au lieu de donner, recevoir, au lieu de parler, écouter, en offrant aux pays du Sud une occasion de se faire connaître de l'Occident et de lui montrer la richesse de leur culture. D'où le lancement de ce festival de cinéma, selon des principes qui seront toujours maintenus par la suite : il est consacré à des auteurs du Sud faisant découvrir leur pays avec leur regard.

Quand la société Helvetas lance son événement anniversaire - personne ne se doute encore que cela deviendra un festival international , elle n'a pas l'envergure pour le mener à bien : elle va s'associer à d'autres organisations qui couvriront le déficit et fera appel au réseau de ciné-clubs de Suisse romande pour réaliser les projections. Cette année là, sept films seront projetés, tournant dans huit villes différentes.

Le résultat invite à renouveler l'expérience : une seconde édition du festival aura lieu en 1983. Cette fois, quinze films seront au programme, et douze villes seront concernées. Dès lors le succès ne cesse de croître. En 1986, le festival s'implante en un seul lieu, Fribourg, et devient annuel à partir de 1992.

Une fenêtre sur l'Europe

La progression se mesure à la situation en 2004 : un festival qui a duré une semaine, totalisé plus de 28000 entrées et fait connaître, à travers plusieurs sections parallèles, 125 films provenant d'Asie, d'Afrique, d'Amérique du Sud. 125 films qui sont le regard et la voix de ces pays trop souvent réduits par une langue de bois technocratique aux qualificatifs globalisants de «émergents», «en voie de développement» ou «du tiers monde». A la fois témoignage et signe de résistance, beaucoup de ces films, pour la plupart réalisés dans des conditions financières difficiles, ont peu de possibilités d'être distribués dans un réseau occidental dominé par les puissances de l'argent. Le Festival de Fribourg leur ouvre une (petite) fenêtre sur l'Europe et offre à l'Europe la chance de les découvrir.

Jean Lods

Le prix du jury oecuménique du Festival international de films de Fribourg, d'une valeur de 5000 FS, a été décerné en 2004 au film :

Dias de Santiago
de Josué Méndez, Pérou.

Premier film de ce jeune réalisateur (26 ans), ***Dias de Santiago*** *décrit la résistance d'un homme aussi bien à la violence de la société péruvienne qu'à sa propre violence intérieure. Son combat acharné, souvent désespéré, sonne comme un refus de la fatalité.*

Le cinéma sud-américain ne serait-il fait que pour l'Occident ?

La plupart du temps financé par l'Europe, ne traduirait-il pas un nouveau visage du neo-colonialisme?
Bernard Fenoy raconte sa quête de profilien et sa découverte d'un certain fiasco...

Pendant l'hiver du nord, sac au dos, nous avons traîné nos sandales, mon épouse et moi, trois mois d'été de Capricorne en Equateur, en quête de Sud-Américains, de nous-mêmes, de leur cinéma et du nôtre, là-bas .

Pardi, les Tropiques, même prévenu, tu t'émerveilles. Mais tu déchantes aussi, parfois. A Rio de Janeiro, tu ne découvres pas un pain de sucre, mais dix, le temps d'y voir danser nu-pieds les Cariocas, tu largues à plus tard le cinéma. Idem à Parati ou à Sao Paulo où tu te gaves de paysages et d'odeurs, de la salsa plein les oreilles. A Foz, épuisé d'avoir souvent changé de bus, tu cherches au salon , enfin, un téléfilm portugais ; Néant : tu zapes d'états-unien sous-titré, en états-uniens et...en états-uniens, espionnages, boxe ou pipi de chat. Tôt demain, tu voudrais visiter les chutes de l'Iguazu, autant dormir au lit qu'au fauteuil du salon.

En Argentine, dans les bleds éparpillés le long du Parana, à Ruiz Montoya, tu contes la Bible aux élèves d'un lycée agricole, leurs parents et leurs maîtres. A Santo Pipo, à des Suissesses du cru : ici, pas question de cinéma. On parle récolte, élevage, thé, maté, défrichements, jaguars et serpents...Qui donc ? LucreciaMartel?«*LaCienaga*»(Cannes 2001) . Non. Elles ne connaissent pas.

En Uruguay, on t'invite aussi à conter, chaque soir, dans trois bidonvilles de Montevideo, un festival de poésie, un conservatoire de musique, des paroisses...Heureusement, le pasteur-hôte te signale le film à ne pas manquer « El viaje hacia el Mar», le voyage jusqu'à la mer de quelques pamperos éberlués, une perle, dit-il.... C'est noté, nous avons rendez-vous demain à Buenos Aires, nous écumons les salles de cinéma (plus rares que les théâtres et les boîtes à tango).Résultat : pas de « Viaje » ; états-uniens (*Les 101 Dalmatiens)* pour un hispano-turelure. Bon, soirée « che » entre amis, et demain, anniversaire du 2 décembre, nous n'allons pas rater la Place de Mai en émoi, pour courir la bobinette. Ni même *Breaking the waves* , déjà vu, de Lars von Trier, le seul européen à l'affiche de tout notre voyage.

Ici, les films, c'est à la télé

Repos à Marcos Juarez, trou perdu de la Pampa, sans ciné, où on apprend en flânant, en interrogeant, en écoutant. Cordoba, surprenante de rues bondées, qui vous engloutissent et où, comme dans les villes du pied des Andes, La Rioja, Catamarca,

Tucuman, Salta, Jujuy, les alentours de la Plaza Mayor regorgent de vie, de cafés, d'agences de voyages, d'hôtels, mais pas de cinémas. Si, un, à Catamarca, fermé. Quand on demande, on vous zyeute aimablement mais d'un air curieux. Ici, les films, c'est à la télé. Nous faisons plusieurs tentatives les soirs : la déroute. On y gamberge, comme en bus ou en avion, d'espionnage soviéto-gringo, en karaté et en pipi de kangourou, traduction d'australien sous-titrée.

Pas de salle obscure dans l'éblouissant désert ocre d'Atacama, nous nous y attendions. A San Pedro comme partout en Amérique , une banque, une église, un cyber-café : des gens sérieux. Mais tellement heureux ! Et tu pardonnes aux nuits lunaires, là-haut, d'ignorer le septième art : au fond, à méditer des heures, de hardes de lamas en vigognes éparses, sur l'échec qui se profile de notre quête vaine , dans le « collectivo « qui crabote sur la piste ensablée et dont la bandson nasille un Anglais machiste entre explosions rengaines, éclats de voix cafardes et violonades mélo, on se prend à penser : regarde-t-on un pays sur un écran ? ou par une lucarne ?...

Nous couchons dans un autre trou du Chili : Tocapilla. Quand vous tombez-dans un petit port qui n'a même pas de digue, où les bateaux somnolent à l'ancre, en plein Pacifique, vous regardez les alcatraz, cormorans noirs qui plongent sur l'anchois argenté et vous ne vous souciez guère de purger un navet états-unien ou même l'introuvable « *Viaje hacia el mar* » : à la mer, vous y êtes ! Oh, si, Iquique, la grande plage, a des cinémas, là-bas dans les gratte-ciel de la ville moderne, comme à Buenos Aires, mais pas hors saison. Et puis, tenez, boire son pisco et dîner de cebiche, ce poisson cuit à froid dans du citron, cela vaut bien des déconvenues de cinéphiles, même si le facho courtois du coin vous débite les mérites de Pinochet.

Eureka ! oui ! c'est à La Paz, à 4600 mètres d'altitude que nous sursautons devant deux films à l'affiche : *La Revolucion* et *Tupac Amaru*, ce descendant direct de l'Inca qui, en 1781 assiégeait encore le Cuzco des Espagnols. Deux titres qui en disent long sur les rancœurs des Boliviens. Nous n'allons pas rater ces deux-là !Eh bien, si ! Les films passent le dimanche et nous sommes lundi.

Après le lac Titicaca, plus occupé d'élevage, de pêche et de pomme de terre que d 'épopées «olivoudiennes», voici le Cuzco dans ses Andes légendaires, où le hasard et l'amitié d'un Péruvien nous mènent à l'hôtel campé sur le palais où l'Inca enfermait jadis les vierges dévolues aux nobles quechuas. Pas de cinéma à proximité de la Place d'Armes, mais foin de séries industrielles quand vous jouxtez les énormes pierres sacrées

qu'Arguedas, le poète, faisait toucher à l'enfant de son peuple, dans ses « Fleuves Profonds» de l'histoire.

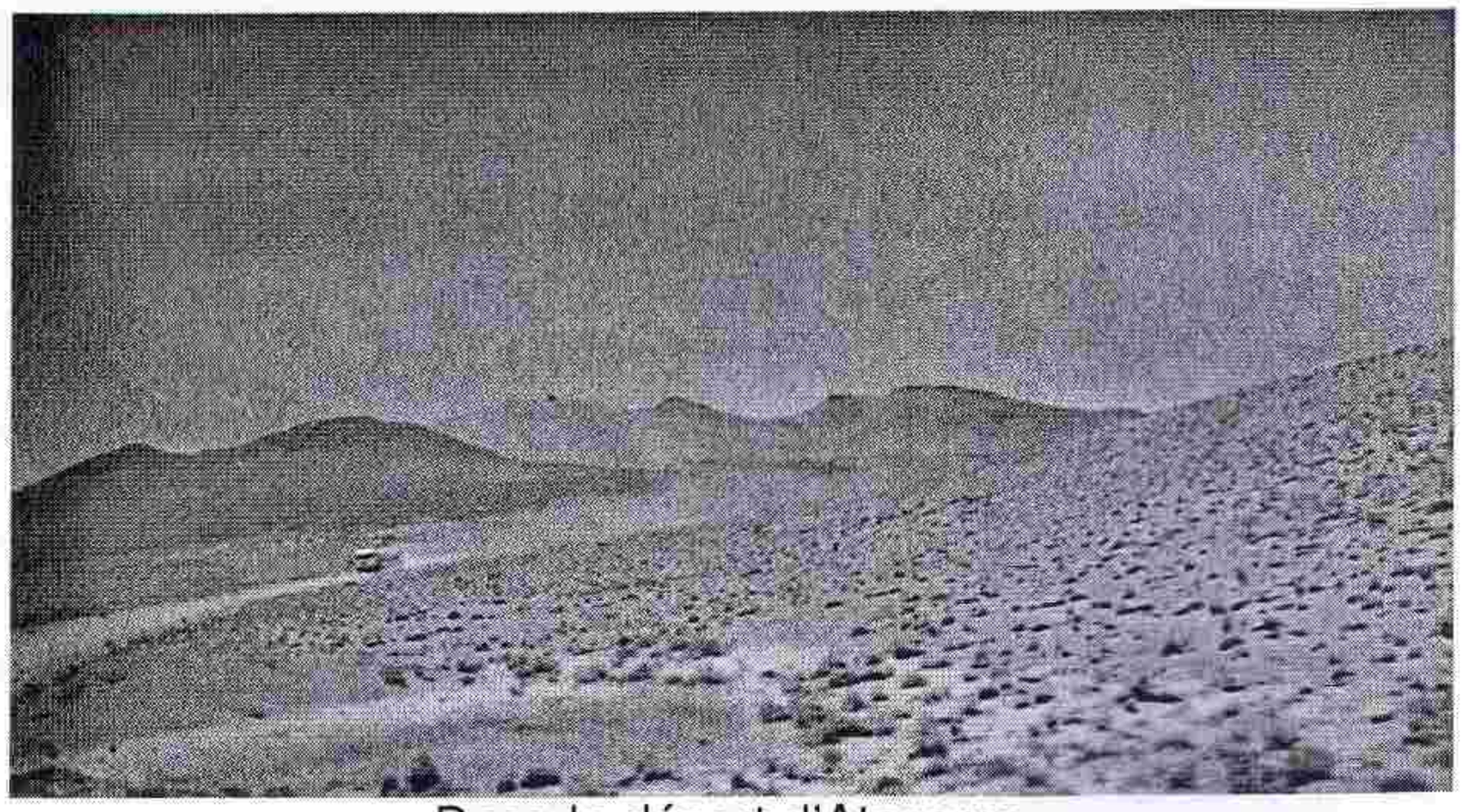
La conclusion se dessine peu à peu : les bons films sud-américains passent en Europe, pas au Cuzco. Dans le bus «colectivo» où grasseille le fatal polar anglo-saxon, plein de mecs, sans même une belle actrice pour le plaisir des yeux, vous regardez, encore et toujours les Andes. Le bus s'arrête sur la piste défoncée pour laisser passer un semi-remorque chargé de troncs. Il se cale à une main d'un à-pic de cent mètres d'où vous voyez les lacets en huit que vous venez de parcourir et au fond duquel rouille une carcasse d'autobus.

Le cinéma, c'est là ! en pleine nature, sur le canon vertigineux de l'Apurimac, l'une des sources de l'Amazone.

A Abancay, le cinéma ? c'est le restau miteux où l'on sert aux voyageurs, tous Indiens, sauf nous deux, la soupe de condor et le ragoût de lama, plus près de la semelle de botte que du filet mignon.A Nazca, le cinéma ? des lignes géantes tracées par les peuples de jadis, courbes ou droites, immenses, qu'on ne distingue que par avion. A priser la fièvre avec laquelle le moindre serveur de bar t'engage à découvrir les vestiges des religions antiques, tu saisis que nous, les Européens, nous étions des intrus, au Pérou, et je doute qu'on en pince une conscience aussi nette lorsqu'on case, chez soi, un documentaire entre Chirac et Ben Laden.

Pisco, Paracas, oasis charmantes sur la côte aride du Pacifique, aussi éloignées de festivals mondains que nous le sommes, en Europe, des plantations de coton, volées par les magnats qui affichent au portail leurs noms anglo-anglais : basta gringo ! dit le marchand de pastèques, sans devoir subir encore sa propagande au ciné.

Pas plus de tralala des frères Lumière à Lima. Par contre, des sujets de films à gogo ! de la profondeur, de l'écoute, de la réflexion, de la critique anti-européenne,



Dans le désert d'Atacama

de la rébellion pardine, du dépaysement, de la couleur en veux-tu, en voilà, types de femmes et d'hommes qui, sous d'autres traits, nous ressemblent. Des Palais arrogants de Pizarre et ses sbires, aux immenses bidonvilles qui grimpent les montagnes, tu n'as qu'à puiser, au pif, l'inspiration.

La Colombie a une forte réputation de culture. On devrait y trouver livres et films, mais pour sauter la guerilla qui tient les routes de montagne, il est prudent de prendre l'avion. De fait, quand on a de la famille, des amis, on circule. Avec précaution, du nord au sud, par les fleuves Cauca et Magdalena. Pas d'est en ouest, faute de routes.

A Bogota, un fusil tous les cinquante mètres, tu ne sors guère le soir, le cinéma ne vaut pas la peau. A Cartagena, la vie est à la danse, à la plage, à la musique, au piège à touriste : si tu cherches un film, on te regarde avec des yeux ronds : il fait si bon, dehors ! Medellin ? « *Hou la la ! Te rappelles-tu « La petite vendeuse de roses » (Cannes 98) de Victor Gaviria ?* me dit un étudiant, *les acteurs sont tous morts. Toutes ces gamines, ces gamins qui avaient tiré du film quelque pécule : assassinés un à un. Sans doute par des chômeurs affamés.*»

Reste Cali , la belle ville, d'où rayonner, en bandes, parents, enfants et grand-parents : oui, les Français du coin voient des films, à la louche, mais insipides. Les Colombiens rectifient : ils nous mèneront au ciné d'art et d'essai, ou à la mission française, lorsqu'ils donneront du

nanan. En attendant, demain: virée à Popayan, après-demain: carnaval, dans trois jours : cavalcade. Dix mille chevaux, dix mille, tu rêves, hommes en culottes de vaqueros, filles en panamas. Après quoi, visite de la finca de Maria, l'Atala sud-américaine, parmi les fleurs géantes, comme on n'en a pas idée au nord, musée du café, pas une grasse matinée, balade à la Cumbre, forêt de lianes et de fleurs grimpantes, sans manquer le quartier colonial de San Antonio, le marché bigarré aux barbaques immondes de l'Alameda... et l'inévitable boîte à danser salsa, cumbia, tango, vallenato, merengue...en buvant du blanco. Va pleurer, profilien, une place de ciné à qui t'appelle chaque jour vers une nouvelle finca, chez l'Indien accort, l'Indienne rieuse, sur leurs chevaux fringants ! Peuchère, une veillée de contes aux têtes brunes, attentives sous la galerie tiède, parmi les bananiers, les orangers, pour trois cigales aussi, qui chantent ici la nuit... non, le cinéma tu vois, tant pis, nous verrons en Europe.

Nous reprenons bredouilles, rompus, l'avion de Madrid, mais si heureux... Bien qu'on nous ait dit souvent, avec une exquise politesse : oui, vraiment, les Européens, Anglais, Français, Espagnols et Portugais, vous avez des ancêtres qui étaient de francs salauds. Venez, revenez, nous vous montrerons l'Amérique que vous avez pillée, que vous pillez encore. C'est vrai, on déchante parfois, mais les Indo-Afro-Latino sont si avenant(e)s...

D'accord, nous reviendrons et nous irons au cinéma, peut-être...

Bernard Fenoy

J'aime, tu aimes...

La bataille fait rage autour de la Passion de Gibson. La Lettre de Pro-Fil se devait d'ouvrir ses colonnes à quelques réactions que nous avons expurgées de toute polémique. Après tout, le dernier mot revient à l'Esprit qui, s'il souffle où il veut, peut aussi, de ce ketchup susciter des vocations... (cf. Jean III / 8)

Non ! Mel Gibson n'est pas le cinquième évangéliste qui, enfin, nous ferait voir «comment ça s'est passé»! Etre filmophile, c'est aussi prévenir contre le pouvoir des images lorsqu'elles prétendent jeter à notre figure et à nos sens une prétendue réalité toute crue pour mieux la vider de son mystère et de sa spiritualité. Il existe une forme de réalisme qui tue la vérité. Deux lignes sur la flagellation qui deviennent vingt minutes de sadisme morbide, non! .

Il vaudrait la peine de faire une étude sur ce goût du sang dans l'art contemporain au regard d'une théologie du sang telle qu'elle apparaît dans la Bible (Ancien et Nouveau Testament), et nous verrions mieux ce que nous avons, nous, à dire en chrétiens par rapport à ces égarements. Ce corps loqueteux tuméfié n'est pas mon Sauveur.

A travers la sobriété des récits évangéliques, portés par la méditation intérieure, la prière à la fois douloureuse et contemplative, c'est le Christ vainqueur de la folie, de la haine et de la mort que je devine, pas ce pantin désarticulé. Celui dont Paul dira qu'il a supprimé l'acte de notre condamnation en le clouant sur la Croix, il a publiquement livré les puissances de ce monde en spectacle, en triomphant d'eux par la Croix. Je n'imagine pas la crucifixion sans y découvrir le Ressuscité. Celui, comme dit Calvin, «qui fait la nique au Diable».

Jean Domon

Beaucoup de tapage au sujet de ce film, mais pourquoi?

La passion du Christ a de tous temps été une source importante d'inspiration pour les artistes (cinéastes compris) qui ont le plus souvent réalisé des chefs-d'œuvre. Les films grand spectacle à «l'américaine» me donnent rarement satisfaction mais il m'arrive de reconnaître les qualités de mise en scène et d'esthétique. Avec le péplum de Mel Gibson rien de tel et de plus, l'aspect historique est totalement dénaturé. Le réalisateur a pourtant utilisé les langues d'origine mais on se rend vite compte de la supercherie avec les décors, les costumes, les mouvements de foule.Sur le fond, et c'est me semble t-il le plus grave, rien ne transparaît sur la Parole du Christ dont les propos subversifs sont venus déstabiliser les institutions et sauver les hommes; les flash-back et les derniers plans n'apportent rien. Pour nous faire vivre cet événement, Gibson n'a qu'un recours, utiliser le sang et la violence à un niveau tel que le spectateur sursaturé finirait par en rire si l'enjeu n'était pas aussi dramatique. Le fondamentalisme qu'on prête à Gibson l'a-t-il conduit à vouloir nous transporter au Moyen Age? Aujourd'hui son film n'apporte qu'un message négatif qui peut laisser dire à certains que le christianisme contribue, lui aussi, à la violence des religions. Nous sommes loin du message biblique; c'est affligeant!

Pierre Nambot

Cette génération plus habituée à avaler les messages de la télévision et de la B.D qu'à se «prendre la tête» sur la dogmatique de Karl Barth, ne peut qu'être touchée par cette représentation spectaculaire et bien saignante de la Passion. Celà la dispense d'une réflexion personnelle sur la vie de ce Jésus que tous connaissent, au moins de nom. Mais justement, ce n'est pas le propos du réalisateur, qui caresse son public dans le sens du poil en lui évitant la peine de réfléchir par lui-même.

Cette génération blasée de violence, en redemande et Gibson l'a bien compris qui en rajoute une bonne pelletée. Au demeurant, il récolte le beurre (la médiatisation) et l'argent du beurre...

Bien joué, Mel!

Arlette Welty-Domon

Il est vrai que le film est très éprouvant car les scènes de violence sont nombreuses. Mais on voit bien Jésus en tant qu'homme qui a souffert et l'on éprouve, à notre tour, une grande compassion pour lui.

J'ai beaucoup aimé les flash-back sur la vie de Jésus et j'ai été émue par le jeu de Maia Morgenstern dans le rôle de Marie.

L'histoire - si l'on peut employer ce terme - ne trahit pas la Bible. Et c'est un trait positif de ce film que de nous inciter à nous replonger dans la lecture de ce grand Livre.

Simone Clergue

... elle aime pas !

J'ai été voir le film avec deux musulmans et l'un des deux pleurait pendant le film. Quand on voit le niveau de violence moyen du cinéma international, cette *Passion* était bien cotée en n'étant qu'interdite aux moins de 12 ans....(Gibson) est un catho intégriste ; il a fait un film sur l'histoire sainte telle que la raconte le chemin de croix traditionnel chez ceux que je continue à appeler nos frères et soeurs.
Ce film n'est pas plus antisémite qu'antiromain.
Comment enfin critiquer qu'il ne parle que de la torture et de la mort de Jésus puisque justement son projet est de filmer la Passion, pas la Passion et la résurrection, pas le ministère et la passion ; la passion seulement.... la vraie passion a(t-elle) été plus «soft» ?
Je crois que c'est la violence de l'événement réel qui nous choque parce que le film réveille en nous une perception que la répétitivité des liturgies a lissée.

Gilles Boucomont

En exerçant un esprit critique de cinéphile, on peut dire que cette réalisation est outrancière car elle abuse des procédés basiques du cinéma et relève de la falsification. Pourquoi répéter autant de gros plans sur l'oeil tuméfié de Jésus transformé en Rocky ? Pourquoi tant de ralentis sur ses chutes sans oublier les gouttes de sang qui éclaboussent son entourage ? Pourquoi la flagellation pendant 20 minutes, avec des soldats romains sadiques au point de rire pendant les coups ? Pour nous « montrer la vraie passion telle qu'elle s'est déroulée » clame haut et fort le réalisateur.
Même si nous avons oublié la force des mots « crucifié pour nous ... donné pour nous... a souffert » ... dans nos liturgies ce n'est pas une raison pour nous mettre sous les yeux une violence décuplée dans laquelle se complaît le réalisateur. Même Lars von Trier dans *Breaking The Waves* n'avait pas osé aller aussi loin sur ce chapitre avec sa fin mystico-rédemptrice de la défunte réincarnée en cloches sonnant à toutes volées du haut des cieux ! Mel Gibson fait plus fort : au moment même où meurt le Christ il nous place en plongée totale au dessus du Golgotha, du point de vue de Dieu. C'est alors qu'une goutte d'eau tombe, (une larme?), que la caméra suit jusqu'au pied de la croix, ce qui déclenche dès son arrivée sur le sol un orage terrible et toutes les catastrophes «spirituelles» connues. Autre scène qui vaut son pesant d'extrémisme : le centurion perfore le flanc du Christ et un torrent de liquide jaillit, recouvrant le soldat qui se laisse ainsi béatement «baptiser» Falsification des textes bibliques, mélanges allègres des évangiles, bref c'est *Petits arrangements avec les morts* ! La «foule armée d'épées et de bâtons» qui vient arrêter Jésus est une vraie milice de soldats juifs en uniformes ! La conception générale du film est basée sur les discours habituels d'appel à la conversion : avant *La Passion de Mel Gibson* le spectateur est dans le noir, avec le Christ au jardin des oliviers, (premier plan du film) après *La Passion de Mel Gibson* le spectateur est dans la lumière du matin de la résurrection dans le tombeau du Christ qui se lève attiré par un rayon de soleil extérieur (dernier plan du film). Donc après avoir vu *La Passion de Mel Gibson* on ne peut qu'être converti au Christ ! Tactique simpliste ! Mais la foi n'est pas un produit du ciné-achat qu'on se procurerait à la fin d'un film publicitaire !Quant à accuser le film d'anti-sémitisme à cause de l'acharnement des prêtres du sanhédrin, c'est ignorer les textes bibliques qui relatent les renvois d'accusation de Pilate à Hérode en passant par Caïphe. En un mot : que tous relisent les Evangiles afin d'y trouver l'amour de Dieu dans le sacrifice de son fils et non pas l'amour du sacrifice de son fils par Dieu. Nuance : une notion inconnue de Mel Gibson.

Corine Eugène dit Rochesson

...On observe avec intérêt... le parti que prétendent tirer de l'événement les extrémistes de tous bords, fondamentalistes ou évangéliques d'outre atlantique ou d'ailleurs. Et tout ceci explicité, amplifié par les caisses de résonnance de notre temps, support d'une promotion auprès de milieux peu habituels. On ne me pardonnerait pas sans doute, de ne pas avoir un mot pour l'hémoglobine, pour l'interminable flagellation, pour le chemin de croix et ce qui a suivi. Voilà qui est fait, mais pour dire que le cinéma se révèle surtout dans la litote, dans le non dit, dans le suggéré : nous en sommes bien loin. Enfin, comment raisonnablement prétendre amener à la conversion les adeptes des «oranges mécaniques» de notre temps, avec le spectacle d'un homme dont on ne nous montre guère que la lente et interminable montée au supplice, sans autre chose que des allusions aussi discrètes que peu explicites, à tout ce qui a précédé cette issue ? Pour conclure, que pense donc Mel Gibson de ces «produits dérivés» de son œuvre qui ne diffère guère, à tout prendre, de ce dont les «marchands du temple» faisaient commerce en son temps ?

Jacques Agulhon

Heureux qui comme Ulysse...

Si la nature a horreur du vide, le cinéma a horreur de l'immobile. Son essence est dans le mouvement et son apothéose dans le voyage, thème support d'innombrables films aussi bien pour ses possibilités cinématographiques que pour la richesse de son contenu symbolique.

Quels sont les ingrédients d'un voyage ?

Un début et une fin, une durée, une progression segmentée en moments d'intensité variable, des personnages que le hasard fait cohabiter, des étapes, des rencontres, des accidents de parcours, des traversée de déserts ou de prairies en fleurs. C'est la métaphore de toute histoire en somme. Métaphore appliquée jusqu'au décalque par nombre de réalisateurs, un exemple d'école étant donné par John Ford dans *La Chevauchée fantastique*. Ancien sans doute (1939), ce film, qui rassemble un groupe de personnages dans l'espace clos d'une diligence lancée dans la traversée d'un territoire menacé par les Indiens, est à citer comme modèle de construction dramatique au cordeau utilisant tous les ingrédients d'un voyage. Autre exemple utilisant le même schéma dans le cinéma classique : *La Rivière sans retour* d'Otto Preminger (1954). Ici le torrent remplace la route et le radeau la diligence, mais là encore tout le monde arrivera à bon port. Avec des variantes, on retrouve à notre époque postmoderne ce principe d'un récit mettant en scène des personnages en déplacement d'un point à un autre, l'intrigue reposant sur ce qui surgit entre ces deux points : dans *Historias minimas* (2002), l'Argentin Carlos Sorin fait se croiser trois destins sur la route qui, à travers la Patagonie, conduit à San Julian, à trois cents kilomètres du point de départ de l'aventure. C'est par les déserts d'un Afghanistan livré aux talibans que Mohsen Makhmalbaf (Iran 2001) conduit la journaliste Nafas en route vers *Kandahar* pour y retrouver sa sœur, et Patrice Chagniard, dans *Le Convoi* (1998), raconte l'épopée d'un convoi humanitaire de trois camions à travers l'Arménie.

Le hasard

Parfois, outre les incertitudes même du trajet, c'est le point à atteindre qui est indistinct. On part, mais on ne sait pas très bien où l'on va arriver : accompagné de ses deux fils, le père de *Chants du pays de ma mère* (Bahman Ghobadi, Iran 2002) se lance en moto à la recherche de sa femme, quelque part dans le Kurdistan irakien : c'est au hasard des rencontres et des informa tions glanées qu'il choisit sa route.

Voyages, d'Emmanuel Finkiel

Ce rôle du hasard dans la détermination de la direction à prendre devient prépondérant dans une catégorie contemporaine des films sur le voyage : le road-movie. Là, plus d'objectif précis, c'est la route qui détermine la route. Faut-il y voir l'incertitude de notre époque liée à la disparition du sens ? En tout cas, les road-movies abondent. Le premier à être entré dans l'histoire du cinéma, et devenu «film culte», c'est *Easy Rider* de Dennis Hopper en 1969. Parmi ceux des dernières années, on peut citer : *Western* de Manuel Poirier (1997), déambulation à travers la Bretagne de Paco et Nino, deux routards qui se sont rencontrés sur le bord d'un chemin, ou encore *Les Héros* de Thomas Vinterberg (1996), errance tragi-comique et alcoolisée sur les routes danoises. Dernier avatar du genre, *The Brown Bunny* de Vincent Gallo (2003) pousse à l'extrême de l'ennui la vacuité d'un voyage de retour à travers les Etats-Unis. Nettement plus intéressant est *Le Cheval de vent* (2000) du Marocain Daoud Aoulad Syad, histoire d'un voyage en moto et side-car, avec la mort au rendez-vous.

Variante du road-movie : la cavale de prisonniers évadés. Ceux de *O'Brother* (Joel et Ethan Coen, 1999) sont au nombre de trois, échappés d'un pénitencier du Mississippi, ils traversent sur des airs de blues et sur un ton de comédie une série d'aventures inspirées de l'Odyssée. Drôles eux aussi au début, *Les neuf âmes* du Japonais Tashiaki Toyoda (2003) ne le restent pas très longtemps : commencée dans le gag, leur cavale s'achève dans le sang.

Quand le voyage devient symbolique

Mais la richesse du thème du voyage a poussé nombre de réalisateurs à l'utiliser dans des contextes plus ouver-

tement symboliques.
Celui de l'analogie entre la traversée d'un océan et celle de la vie, par exemple. Ainsi la correspondance métaphorique entre un voyage de rêve se terminant par un naufrage et une vie heureuse interrompue tragiquement est pour beaucoup dans le nombre et le succès des versions de *Titanic*, la dernière étant celle de James Cameron en 1997, les précédentes datant de 1942 et 1953.
Le voyage est souvent aussi initiatique, en particulier quand il met en scène des enfants que le cours de leurs aventures modifie comme par l'effet d'une maturation accélérée. C'est ainsi le cas du *Retour* (du Russe Andreï Zviaguintsev, 2003) : un père, disparu depuis dix ans, revient chez lui et emmène ses deux fils pour une escapade de quelques jours qui s'avèrera autrement bouleversante que la partie de pêche prétexte.
Autre dimension symbolique fréquemment explorée par le voyage : la quête. Quête de Dieu dans *Le Septième sceau* d'Ingmar Bergman (1958) où un chevalier revenu de croisade joue aux échecs avec la mort tout en poursuivant une vaine interrogation sur l'existence de Dieu. Quête du père dans *La Traversée* (2000) qui retrace le périple américain de Sébastien Lifshitz à la recherche de son père qu'il n'a jamais connu. Quête du père encore, avec *Central do Brasil* (1998) : Walter Salles y met en scène un enfant qui, accompagné d'une inconnue déjà âgée, se lance à la recherche de son père à travers l'immensité du Nordeste brésilien. Quête d'un passé douloureux : c'est à un voyage sur des lieux de mémoire liés à la Shoah qu'invitent aussi bien Emmanuel Finkiel dans *Voyages* (1999) que Marceline Loridan-Ivens dans *La Petite prairie aux bouleaux* (2002). Et, plus généralement, quête de soi et interrogation sur le sens de la vie. Ainsi, le voyage entrepris par le héros de *La Route* (2000) - film du Kazakh Darejan Omirbaev -, pour se rendre au chevet de sa mère mourante est-il l'occasion d'un questionnement sur lui-même, sur son couple, et sur son métier de cinéaste. De même, dans *Le Regard d'Ulysse* (1995), le périple du héros cinéaste à travers l'Albanie et la Bulgarie pour rechercher des bobines d'un film perdu, sert-il de support à la réflexion de Théo Angelopoulos sur l'évolution du monde et sur le rôle de l'artiste.

Pour quelle réussite ?

Le résultat de ces quêtes est éminemment variable. Dans *Aguirre* (Werner Herzog, 1972), elle tourne à la catastrophe : la recherche de l'Eldorado dans la jungle équatoriale de la Sierra péruvienne tourne à la descente en enfer. Chez Wim Wenders, que ce soit dans *Alice dans les villes* (1973) ou dans *Au fil du temps* (1975), la quête ne parvient pas à dépasser l'errance sans fin de personnages allant d'un point à un autre sans jamais trouver d'ancrage. Chez d'autres toutefois, la paix peut être présente au terme du voyage. C'est ce qui arrive au vieil Isaac Borg des *Fraises sauvages* (Ingmar Bergman, 1957) : parti en voiture à Lund, où il doit être nommé docteur jubilaire, les rencontres qu'il fait au cours de son trajet et les souvenirs qu'elles suscitent l'amènent à une réconciliation avec lui-même. C'est aussi la réconciliation, cette fois avec son frère, que trouve le vieil homme de *Une Histoire simple* (David Lynch, 1999) au bout de son périple de plusieurs centaines de kilomètres en tracteur. Autre «thérapie» dont un voyage est l'agent : dans *Eureka* (2000), le Japonais Shinji Aoyama s'attache à décrire la reconstruction

Eureka - de Shinji Aoyama

intérieure de deux adolescents traumatisés après avoir assisté à une prise d'otages sanglante.

Les surprises du voyage

On ne sort pas indemne d'un voyage. Surtout quand il aiguille ses passagers hors de leur existence quotidienne et les dépose en terre étrangère : dans *Les Egarés*, André Téchiné traduit à merveille l'effet de l'exode sur une famille chassée de chez elle par la guerre et se retrouvant au milieu d'une forêt inconnue dans une situation d' «égarement» à la fois matériel et psychologique. Mais, même quand le voyage relève d'un projet volontaire, le comité d'accueil à l'arrivée n'est pas forcément à l'image du rêve que l'on en avait. Ainsi, dans *Voyages* d'Emmanuel Finkiel, la vieille femme juive arrivant de Russie et découvrant Tel-Aviv tombe des nues : «Je croyais rencontrer des Juifs, et je ne trouve que des Israéliens !» Même désillusion chez le jeune Africain, James, dans *Le Voyage de James à Jérusalem*

La légende du pianiste sur l'océan, G.Tornatore

de Ra'an Alexandrowicz (2003) : envoyé en pèlerinage par sa communauté à Jérusalem, la Ville Sainte, il tombe sous la coupe d'un Israélien qui exploite les travailleurs immigrés. Et si ce n'est pas la déception qui prédomine, ce peut être un déséquilibrant sentiment d'étrangeté lié à l'effacement des références : sous l'effet du décalage horaire, de l'insomnie, et de l'immersion dans l'univers impersonnel de l'hôtel Hyatt à Tokyo, Bob et Charlotte, les deux personnages de *Lost in translation* de Sofia Coppola (2003) se retrouvent dans un délitant sentiment de flottement et de perte d'identité. Peut-on céder à l'invitation au voyage tout en limitant les risques que les départs entraînent ? Combiner mobilité et stabilité ? C'est en somme l'équilibre réalisé par le héros de *La légende du pianiste sur l'océan de* Giuseppe Tornatore (1999) : né à bord d'un bateau, il ne mettra jamais le pied à terre et parcourra le monde sans sortir de lui-même. Mais n'est-ce pas là aussi un autre symbole de toute existence ?

Jean Lods

Le point theo

Jésus en voyage ?

Jésus était presque toujours en déplacement,
il n'avait pas où poser sa tête, et pourtant, j'ai du mal à dire qu'il était en voyage - à moins que ceci ne soit justement à cause de cela.
En effet, le terme de «voyage» implique un déplacement, certes, mais par rapport à un chez-soi. Entre les deux il y a une tension qui détermine la qualité du voyage.
Il y a des boulimiques du voyage que le manque de sérénité dans leur chez-soi met en fuite devant eux-mêmes. Et il y a des forteresses identitaires qui utilisent tout déplacement pour confirmer ce qu'ils savent déjà : que tout est mieux chez eux qu'ailleurs, pour ne pas dire qu'ils sont meilleurs que les autres, et pour qui les souvenirs de voyages servent à colmater la moindre brèche de leur carcan. Dans ce sens je crois que si : on peut sortir «indemne» d'un voyage.
A moins que ce ne soit plus alors un « voyage» justement. Pour qu'il y ait non pas fuite ou simulacre de déplacement, les deux pôles doivent être en mesure de supporter leur mise en tension. Il faut être bien en soi pour être bien ailleurs, et il faut savoir être bien ailleurs pour savoir être bien en soi. Alors seulement l'ouverture à des alternatives est possible, je peux me laisser blesser dans mes certitudes et mes habitudes.
Mais le déplacement physique n'est pas le seul à pouvoir proposer cette ouverture : le « voyage intérieur» peut se faire par la littérature, le dialogue, l'imagination - et bien sûr : le cinéma.

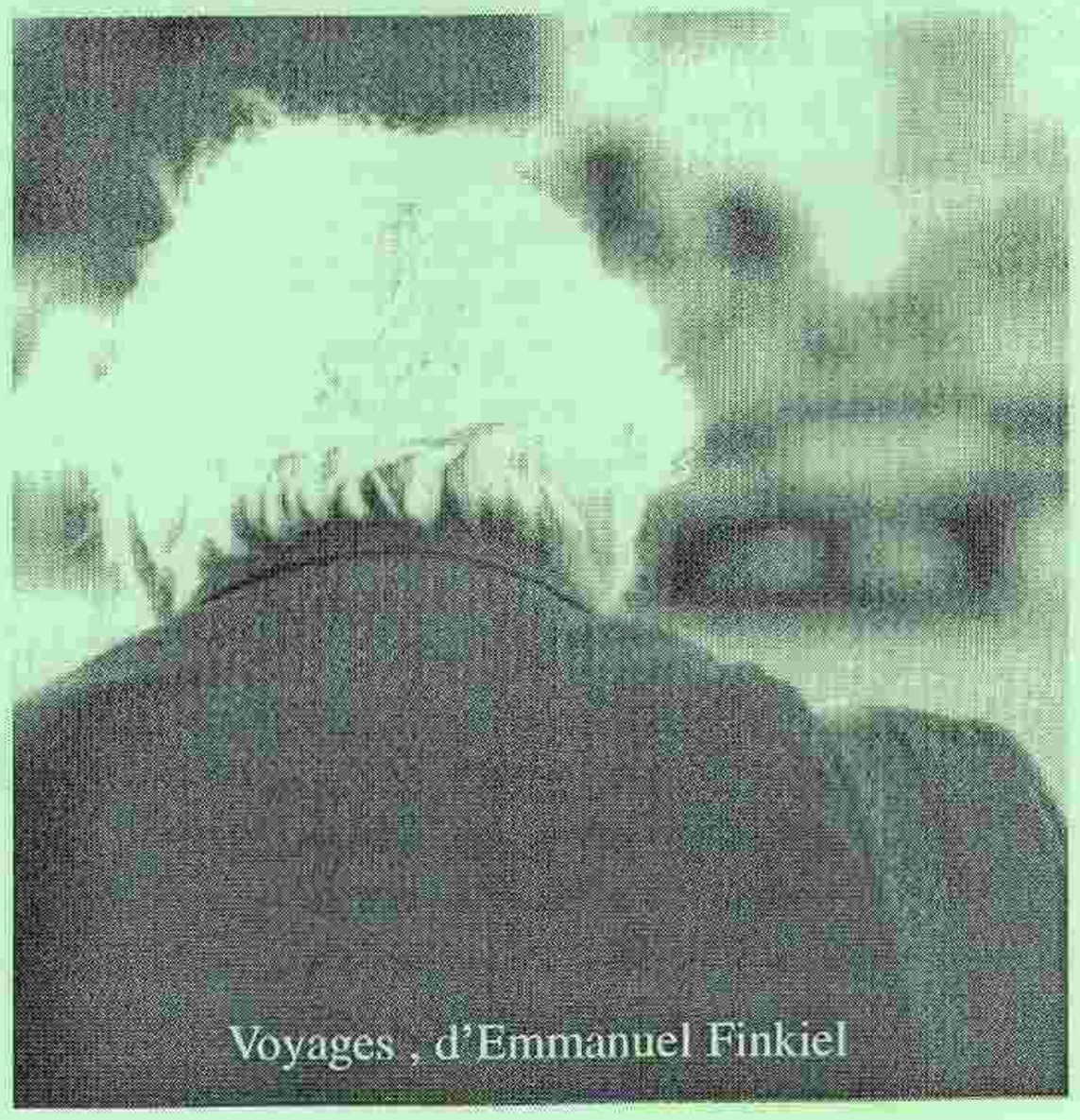
Le cinéma, déplacement symbolique
Le cinéma non seulement met souvent en scène des voyages, il en est lui-même une métaphore : je dois sortir de chez moi pour m'exposer à un ailleurs, un autrement, à une histoire autre que la mienne. Comme dans un déplacement physique, la mise en question de ma position et le déplacement symbolique du moi deviennent alors possibles.
Le texte biblique propose lui aussi un déplacement symbolique. Nous avons déjà parlé de Jésus. Qu'en est-il des autres figures bibliques ? Les patriarches étaient des nomades. Moïse et Jacob étaient en fuite. Le peuple hébreu dans son ensemble s'est constitué à partir d'un déplacement : la résidence fixe, les marmites de viande (Ex.16,3) sont même synonymes d'esclavage. Et avant cela, Abraham : Appelé par Dieu à quitter son chez-soi vers un inconnu, sans retour, on pourrait parler à propos de lui d'un « déplacement existentiel».
Puis le peuple s'installe ; il est alors souvent question de pèlerinage, non seulement dans la Bible mais aussi après, tout au long de l'histoire de l'Eglise. Là il y a bien un départ, un but et un retour vers la maison. C'est donc bien à partir de la sédentarisation qu'on

peut parler de « voyage» et je pense que le pèlerinage est la forme de déplacement qui se rapproche le plus de nos voyages modernes. Un pèlerinage n'est pas « gratuit» : il est dirigé vers un lieu déterminé pour y quérir un bénéfice symbolique sous forme de bénédiction : celle d'une vie sauve dans un environnement hostile, celle d'un fils comme promesse d'avenir, celle de moissons abondantes en des temps où la famine est fréquente. Le prix à payer se mesure en termes de sacrifice, dont le premier est celui d'accepter les dangers du voyage .

Le pianiste sur l'océan

Quels sont les bénéfices escomptés de nos voyages ?
Le bronzage des vacances d'été, le bien-être en termes de santé pour garantir la poursuite de notre vie stressante, nos lots de photos et de souvenirs comme preuves de notre enrichissement culturel dans un univers qui nous semble trop monotone, de nouvelles rencontres pour briser nos solitudes.... Le prix à payer se mesure en termes d'argent, les dangers étant écartés au maximum par toutes sortes d'organisations et d'assurances.
N'empêche qu'il persiste toujours une certaine mise en danger ne serait-ce que par l'ouverture consentie à l'autre, une brèche, plus ou moins féconde, dans le « en-soi» habituel. La fécondité est alors fonction de la manière de gérer la brèche.
Il y a des pseudo-blessures aussitôt, ou même en avance, transformées en cicatrices ornementales, et il y a des béances existentielles en lieu et place de l'en-soi, n'offrant alors aucune prise à l'altérité.
Nous avons déjà vu que, pour qu'il y ait tension féconde, il faut un en-soi suffisamment stable pour supporter la blessure par l'autre, soutenir la brèche d'une altérité qui vient me questionner dans mon identité.
Cet en-soi stable - sans être fermé - peut s'acquérir par différentes techniques de sagesse. C'est même là une des fonctions majeure de toute religion. La Bible contient elle aussi des passages qui se rattachent à cette tradition. En cela elle relève de la religion. Mais elle subvertit également toute cette quête d'auto-assurance, par exemple dans les livres prophétiques, ou encore chez Paul qui dénonce comme «folie» toute sagesse humaine. Qu'en est-il alors pour nous, chrétiens ? Notre identité, notre «en-soi» nous est donné, étant acceptés - justifiés - par Dieu en Jésus Christ. Et ce Jésus se désigne lui-même comme « le chemin ».

Le suivre signifie donc se mettre en chemin. La tension entre en-soi et déplacement est dès lors intégrée dans notre identité-même. C'est fondamentalement que nous sommes « étrangers et voyageurs sur terre» (1 Pi 2,11), non pas tant en référence à un monde meilleur hors de notre monde, que parce que notre être même, ici et maintenant, est constitué par l'Autre. Notre identité véritable est donc « en voie» envoi, road movie plus que voyage organisé, mais que la tradition tend toujours à nouveau à transformer en Club méd de la spiritualité ; car tous les dévoiements sectaires sont toujours possibles qui cherchent à nous enfermer toujours à nouveau dans une identité close. Le refermement sur soi fait pour nous office de marmites de viande des hébreux.
C'est pourquoi il faut toujours revenir à nouveau vers Jésus pour briser les murs et les cloisons, y compris ceux qui nous sécurisent, et trouver Jésus dans l'autre, les autres. La tension entre mon chez moi et l'ailleurs devient alors constitutive du moi lui-même et notre en-soi se confond avec un « déplacement » existentiel (cf. Abraham) vers l'Autre - le prix étant déjà payé. Le moi n'est plus alors une boule sécurisée contre toute intrusion, apeurée dans son isolement identitaire, mais mise en abîme de l'autre en soi.


Voyages , d'Emmanuel Finkiel

Amer Alwan

Le réalisateur irakien Amer Alwan sera l'invité du Séminaire annuel de Pro-Fil à Sommières (25-26 septembre)
Le voici tel qu'il se présente dans le dossier de presse de «Zaman, l'homme des roseaux» que nous visionnerons en sa présence.

En 1980, j'ai quitté l'Irak pour poursuivre mes études de cinéma à Paris. J'ai laissé ma famille, mes amis et tous mes souvenirs derrière moi, à Babylone, ma ville natale. Vingt ans sont passés et je n'y étais toujours pas retourné. Bien que la France soit mon pays d'adoption, je rêvais de revoir l'Irak.
Quelle ne fut pas ma surprise de voir à quel point le pays avait été endommagé par l'absurdité de la guerre, de l'embargo et du nouvel ordre mondial.
Pendant presque trente ans de dictature, rien ne pouvait être fait en Irak dans le domaine économique, culturel et politique sans l'accord du parti Baas.
Et le cinéma était presque inexistant.
Après cette longue absence du cinéma irakien sur la scène internationale, j'ai réussi à tourner ce premier long-métrage. Malgré l'omniprésence de la censure pendant le tournage, ce film aura été une aventure qui s'est terminée seulement quelques jours avant le début de la guerre.
J'ai voulu faire revivre, à travers l'histoire de cet homme et de sa terre, les derniers balbutiements de cette culture millénaire.
Ce film a été tourné en vidéo numérique, car l'importation de pellicule cinéma était interdite en Irak.
A la fin du tournage, 5 bandes vidéo ont été confisquées par l'ancien régime irakien et disparurent pendant les évènements qui ont suivi.
Monté malgré le manque de ces séquences, ce film reste le témoin d'une page d'histoire.

Amer Alwan

Inscription au Séminaire 2004
(nécessaire pour la réservation)
du samedi 25 au dimanche 26 septembre au **CART**
à **Sommières** (Gard)
sur le thème :
Mésopotamie, berceau des civilisations
avec projection du film *Zaman, l'homme des roseaux et de 3 courts-métrages* de Amer Alwan, en présence du réalisateur

- Hébergement complet (du samedi matin au dimanche après-midi): 55 €
- forfait 3 repas : 30 €
- repas seul : 11€

à envoyer au secrétariat :
40 rue de las Sorbès 34070 Montpellier :
sur le modèle ci-dessous:

M.
Mme.
adresse :

s'inscrit et verse un accompte de:
pour - un hébergement complet :
- les repas seulement :
- un seul repas le :

Entre obstination et résignation, Emmanuel Finkiel retrace la douloureuse quête d'identité des rescapés de la Shoa.

Autour du thème du voyage et de la «juivitude»

Finkiel renoue avec le film à sketches, écriture un peu tombée en désuétude. Le risque existe, d'une hétérogénéité dans l'exposé : Finkiel n'y échappe pas et le 2e récit comporte, à mon sens, quelques faiblesses, le ressort dramatique étant, en quelque sorte, relâché. On s'y ennuie un peu. Mais le reproche est mineur, dans un ensemble, très structuré autour du thème du voyage et de la « juivitude» si j'ose dire !

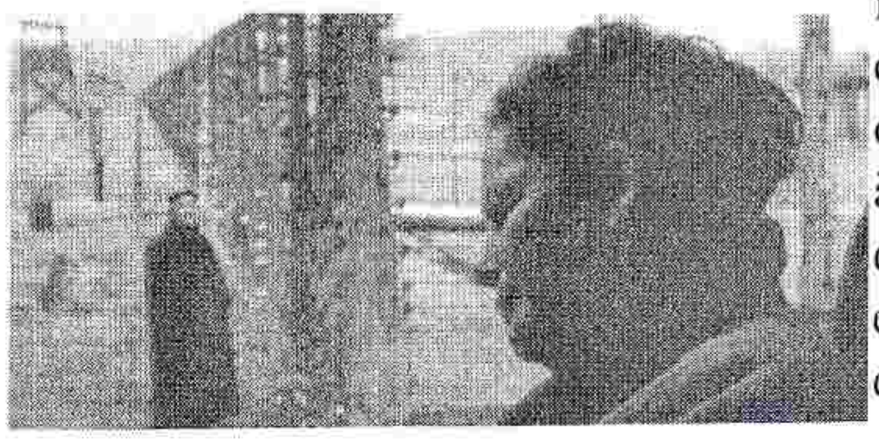
Tourisme à Auschwitz

D'abord, voyage de cauchemar d'un groupe de vieillards cacochymes israélites, à la découverte d'Auschwitz et d'un certain passé. La nostalgie le dispute à la gourmandise, aux querelles mesquines, tandis qu'une longue panne en rase campagne, enneigée, morne à faire peur, donne au car des allures de forteresse assiégée et glaciale. Que reste-t-il du souvenir des anciens martyrisés ? La Pologne les accueille, indifférente, tels des touristes on ne peut plus ordinaires, business is business, et rien ne ressemble plus à un voyage organisé du 3e âge qu'un autre, sous tous les horizons, avec ou sans Auschwitz.

Celle-là, qui est la plus profondément troublée, qui s'abîme en recherches, en « pourquoi» répétés, qui, devant ce qu'elle prend pour de l'incompréhension de la part de son compagnon, remet en cause leur vie commune, celle-là s'endort dans le car, éreintée d'émotion et de fatigue, pendant la visite du camp, dont elle espérait qui sait quoi, le sait-elle d'ailleurs ? Elle ne sera pas de la soirée aux abondantes libations où on visionnera des diapos et les films de cette incursion dans l'histoire.

A la recherche d'une famille

Ailleurs, à Paris, débarque à la gare de l'Est un vieillard venu de Vilno qui croit avoir retrouvé sa fille perdue dans l'antichambre de la mort, Drancy, il y a si longtemps...Visiblement il n'en est rien, et la fille présumée, espérance folle déçue, se rend à cette évidence. Mais elle n'en décide pas moins de garder, pour lui permettre de poursuivre ses recherches, cet homme perdu qui va vivre, un temps, la joie d'être arrière-grand-père... par procuration.



Voyages, d'E. Finkiel

Voici enfin Véra, octogénaire russe rondouillarde et naïve, qui arrive à Tel Aviv aux basques d'un jeune couple voisin immigré. Elle n'a plus personne à Moscou et caresse l'espoir de réchauffer ses vieux os auprès d'une vieille cousine, sa seule parenté sur cette terre. Mais la recherche est difficile dans une métropole bruyante, indifférente, laide et où l'on ne parle plus le Yiddish... Terre d'élection, peuple élu, qui visiblement ne se sent plus guère comme tel : Que doivent ces « Sabras «, ces immigrés d'hier et d'avant-hier à ceux-là qui, ringards, prétendent encore échapper à la diaspora ? Obstinée, Véra suit inlassablement à la trace, sa cousine, harassée de marcher dans l'horreur urbaine ou de se faire bousculer dans les bus. La cousine, elle la retrouve dans une maison pour retraités, proprette, mais telle qu'elles existent sous tous les cieux : les derniers feux de la coquetterie, les excès de fard, la corvée de bonne humeur... et les idylles. La cousine a un compagnon, façon de prolonger une apparence dans une sorte de ghetto doré, mais un ghetto quand même. Vera, sur le chemin du retour, mais pour aller où ?, se perd, se trompe de bus, trouve un instant une âme compatissante qui parle yiddish. Un temps, on pense que peut naître là une amitié salvatrice, que Vera aura un point d'ancrage : un rien fait échouer cette compassion du destin .

Martyrisés par leur propre quête

Au terme de ces trois périples, une morale, si l'on peut dire : au-delà des évènements vécus par les martyrs juifs, leurs descendants, leurs proches, mélange contradictoire d'obstination et de résignation, sont à leur tour martyrisés par la vaine quête de leur identité et des souvenirs et par l'écoulement de la vie, ce monstre froid, s'il en est.

Jacques Agulhon

Voyages, d'Emmanuel Finkiel- France 1999

Comment voyager en l'autre et en soi même...

– *Confidences trop intimes*, de Patrice Leconte
– *Big fish*, de Tim Burton
– *Le voyage de James à Jerusalem*

Ce film, bien que présenté comme un drame de Patrice Leconte, est plus subtil à situer qu'il n'y parait à première vue...104 minutes, une musique porteuse de Pascal Estève, des décors sobres, quotidiens, des plans commençant comme dans un bon thriller sur des bottines montantes, une rue sombre, une femme que l'on devine angoissée et qui marche vite.

Confidences trop intimes

Sandrine Bonnaire tout en sensibilité est Anna (hello, docteur Freud !) elle arrive couverte de la tête aux pieds par des écharpes, gants et autres accessoires visant à la cacher tout entière, chez un conseiller fiscal, William Weber, qui n'a pour seul point commun avec son psychanalyste, que d'habiter au même étage.
Elle se livre, comme on plonge dans les profondeurs abyssales de son inconscient, à William Weber surpris, troublé, mais complice plus ou moins volontaire de son erreur de confident...et peu à peu touché.
Anna semble coincée dans ses vêtements superposés dans des descriptifs de plus en plus intimes de relations conjugales, et dans le jeu subtil du transfert-contre-transfert si difficile à analyser, elle même ne maîtrise pas tout ce qu'elle dit derrière ce qu'elle ne dit pas. Comme le disait si bien Lacan, « la femme n'est pas toute »
Lucchini si crédible qu'on pourrait le croire avoir déjà exercé cette fonction d'écoutant, se présente comme un homme ayant construit autour de lui des barrières sociales et professionnelles indestructibles et protectrices (cravates, rangements très précis, horaires immuables, ménage qu'il effectue lui-même très méticuleusement...)
Cette rencontre pourtant, va ouvrir des brèches dans sa vie, et cet homme figé se surprend même à esquisser seul, un show dansant et à quitter sur son visage fermé la rigueur qu'il s'était imposée.
On voyage énormément dans ce film, au-delà de l'éventuelle duplicité d'Anna qui révèle peut-être ses fantasmes pour mieux se cacher, sous ses actes apparemment manqués d'un carnet oublié, d'une fermeture éclair bloquée ou de sa méprise originelle l'ayant conduite à cette rencontre.
C'est l'histoire d'un voyage, de plusieurs voyages avec soi-même et avec l'Autre, d'inattendu comme dans tout voyage et d'une naissance à des désirs plus vrais.
Cette vraie-fausse psychanalyse les conduit à modifier leurs habitudes, à quitter leurs enfermements respectifs, leurs vêtements trop lourds, à « descendre vers le sud» s'ouvrant à des horizons inexplorés, inexploités et désirés... et c'est aussi l'histoire d'une rencontre entre un homme et une femme mais, comme disait Kipling « ceci est une autre histoire»

Martine Roux-Levain

*

BIENVENUE EN BURTONIA !

C'est dans un voyage nouveau que nous entraîne Tim Burton dans son dernier film « *Big Fish* » inspiré du livre de Daniel Wallace *A story of mythic proportions* .
Habituellement on reconnaît tout de suite un de ses plans : il nous plonge au cœur d'un univers sombre au décor nocturne, dans des villes fermées sur elles-mêmes, entouré d'une végétation très présente et souvent menaçante avec un héros bienfaisant mais mal compris. Dans *Big Fish* le soleil, des jours radieux et des couleurs resplendissantes sont de la partie. Que reste-t-il alors de « burtonien» dans ce film ?

Big fish de Tim Burton

suite ...

Il reste un voyage au pays de l'imaginaire et de l'univers poétique de Burton dans lequel on retrouve une mise en scène toute en rapports croisés entre les personnages : ils évoluent souvent en diagonale, se croisent tant dans leurs mouvements que par leurs regards et leur différence d'échelle.
On retrouve un choix de personnages et d'acteurs uniques du géant Mathiew Mc Grory, (2,29m et chaussant du 62 !) à l'inquiétant Dany de Vito, en passant par la «transformiste» Helena Bonham Carter tantôt sorcière à l'œil de verre, tantôt gentille jeune femme solitaire, et des sœurs siamoises vietnamiennes et chanteuses. Sans oublier un gentil héros rejeté par son fils à force de trop vouloir lui montrer le beau côté de choses de la vie quitte à les « arranger».
Il reste encore la démesure dans des plans-surprises, comme celui du champ de jonquilles filmé au niveau des personnages puis en plongée et en grand angle nous entraînant dans tout l'éclat de ce champ de fleurs, et dans les scènes de naissance et de mort plus improbables l'une que l'autre.
Comédie ou comédie dramatique comme on aime le dire en France, en tous cas un voyage au pays d'un conte, voire d'un prince ... de la poésie.

Corine Eugène dit Rochesson.

Jame's journey to Jerusalem

Un jeune homme noir sud africain, pétri de bons sentiments et d'honnêteté chrétienne veut, mandaté

par sa comunauté, « voir Jerusalem» avec l'alibi Gospel que l'on sait. Mais il arrive en Israël pour y être...emprisonné ! et libéré par une sorte de marchand d'esclaves d'une volubilité de mauvais aloi, qui lui met en mains le marché suivant : ou tu travailles pour moi, aux conditions que je te fais, ou bien tu me donnes la caution que j'ai dû verser pour te libérer et tu retournes en prison...avant l'expulsion prochaine. On le voit, le décor est bien planté et notre James, avec sa probité candide, tombe aux voies et moyens pour parvenir à ne pas être un « frayer» (entendez : celui qui se fait avoir) Il bascule donc dans l'autre camp et se résout, à son tour, à « avoir les autres», ceci avec l'aide essentielle d'un pittoresque vieillard, juif jusqu'au bout des ongles, père de son employeur. Il y a d'extraordinaires parties de jaquet, où le dit vieillard met parfaitement à profit les talents du jeune homme dans le lancement des dés. Tout ceci est bon enfant mais, n'en déplaise aux siens, James ne sera jamais le « frayer» que fut Jésus..

Jacques Agulhon

*Annoncé depuis longtemps, le numéro spécial de La Lettre consacré à **La bible au cinéma** est enfin sorti : une brochure de 33 pages, papier glacé, format A5, prix: 4 (+1,11 frais d'envoi)*

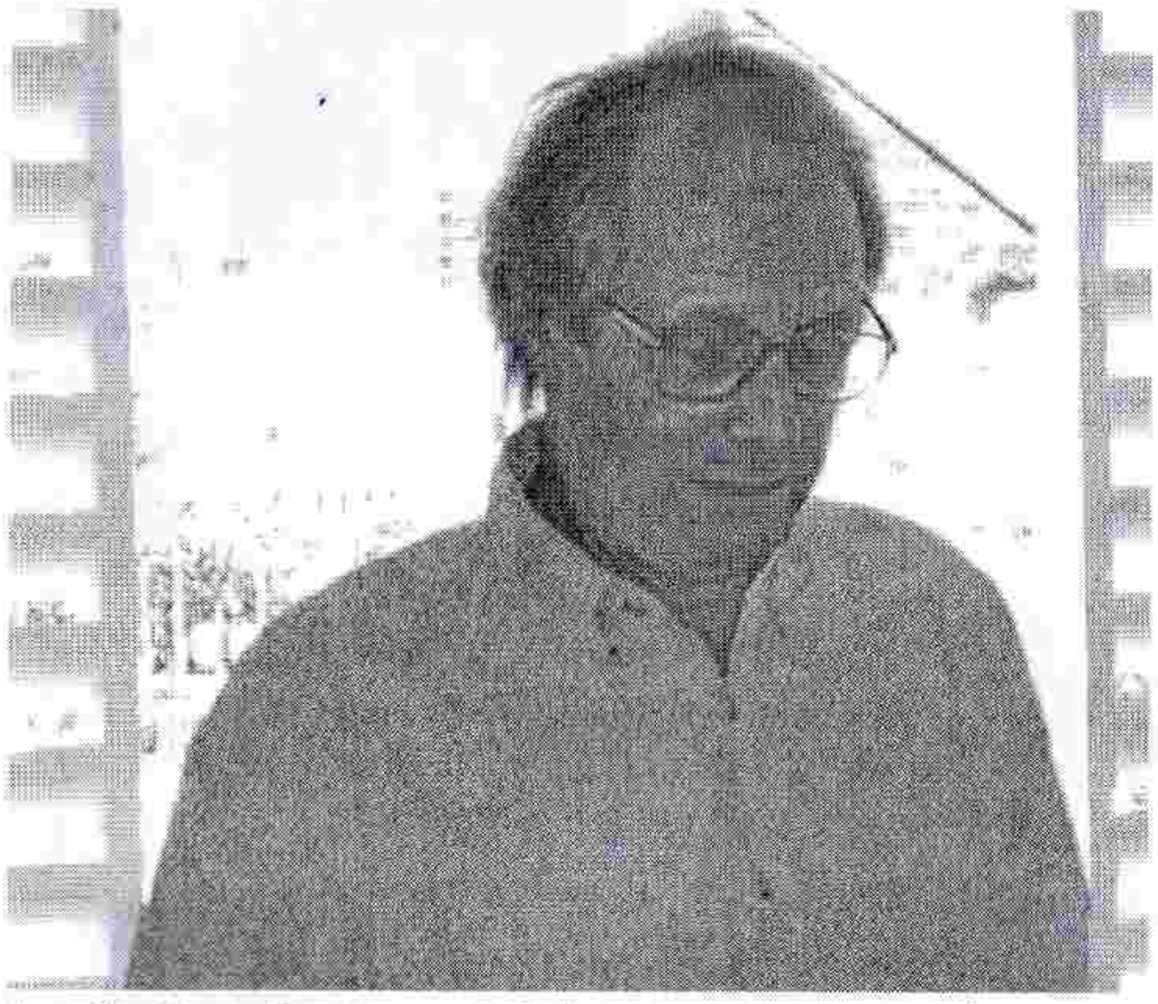
D'autres numéros spéciaux suivront, sur d'autres sujets.

Sommaire

THEMA .....
Sous Hollywood, l'Holy Bible .....
Point théo .....
La Genèse .....
LES SACREMENTS AU CINEMA .....
Le baptême au cinéma
ou sous les pixels, la parole .....
Mises en cène .....
INTERTEXTUALITÉ .....
Des références bibliques au cinéma
ou comment les textes tissent des liens .....
Quand Godard met la Bible en images .....
Ces films qui sentent le soufre .....
Les références bibliques du western .....
Superman .....
LISTE DE FILMS .....

Ken Loach et Walter Salles, hôtes d'honneur du Jury œcuménique 2004

A l'occasion de ses 30 ans d'existence, le Jury œcuménique décerne un prix spécial à Ken LOACH pour l'ensemble de son œuvre.



La ***Lettre*** d'automne lui consacrera une interview exclusive par Evelyne Selles-Fischer, jurée 2004.
L'ensemble du n°36 sera consacré au Festival de Cannes avec de nombreuses réactions aux films des sélections et à l'ambiance festivalière vue par des Pro-Filiens nouvellement accrédités.

Walter Salles reçoit, pour 2004, le 30e prix du Jury œcuménique pour :

Diarios de motocicleta

«A partir des carnets de voyage d'Ernesto Guevara, Walter Salles, sous couvert d'un road movie autant traditionnel que symbolique, montre l'évolution de celui qui deviendra le «Che». Alors étudiant en médecine, Ernesto, amené à découvrir et à aimer l'autre jusque dans sa misère, prend conscience des réalités de son époque en Amérique latine. On assiste à la genèse de la vocation de cette figure emblématique du révolutionnaire avide de justice sociale. Un outil qui attirera l'attention sur un continent où les problèmes sociaux-politiques ne sont toujours pas résolus.»

Walter Salles (à d.) et ses acteurs

Mention spéciale au film MOOLADÉ de Ousmane Sembène

«Mooladé oppose à un islam extrémiste, qui utilise abusivement la religion pour soumettre les jeunes filles, la révolte des femmes qui imposent le changement de l'intérieur. Dans un film qui se réapproprie la couleur et la parole du peuple africain, Ousmane Sembène livre un conte qui allie la tradition et la modernité qui traite le village comme un plateau de cinéma.»

Pro-fil du Nord au Sud

Siège social 40 rue de Las Sorbès .34070 Montpellier
Fondateur : Jean Domon
Président : Jean Lods - tel: 01 45 80 50 53 - mail: JEAN.LODS@wanadoo.fr
administration: Tel-fax : 04 67 54 33 82 - mail: profilfrance.free.fr
site internet : www.profilfrance.free.fr

Bouches du Rhône

Marseille
Réunions le **2e jeudi du mois**
Au Parvis des Arts :
tel : 04 91 64 06 37
contact : Hervé Malfuson .
tel : 04 91 93 32 36
@malfuson@hotmail.com
@profilmarseille@yahoo.fr

Côte d'Azur

à **Nice** (Centre de l'Ouest, Av. Ste Marguerite) Le **dernier mercredi du mois**
contact : Corine EUGÈNE DIT ROCHESSON :
tel : 04 93 91 25 95
@ :corine.rochesson@wanadoo.fr

Est

Strasbourg
contact : Patricia ROHNER-HEGE
45 rue de Zürich - 67000 Strasbourg
@ : Jdphege@aol.com

Gard

Nîmes
Réunion tous les **3e mercredis du mois** à 20h. à la Maison du Protestantisme,3 rue Claude Brousson
tel: 04 66 67 97 40
contact : Christian GIDDE :
tel : 04 66 71 12 25
@cgidde@wanadoo.fr

Hérault

Montpellier
réunions le **2e lundi du mois**, de 20h30 à 22h :Centre Rencontre
665 route de Mende
et le **3e mardi du mois,** de 18h30 à 20h : 2 rue St.Barthélémy
contact : –tel-fax-répondeur : 04 67 54 33 82 • ou : profilfrance@free.fr

Ile de France

Paris
Réunions le **dernier lundi du mois**, de 19h.30 à 22h.30
à la Maison Fraternelle- 37 rue Tournefort
contact : Jean Lods : 01 45 80 50 53
JEAN.LODS@wanadoo.fr

La Lettre de Pro-Fil

Fondateur : Jean Domon
Directeur de publication : Jean Lods
Rédacteur -maquettiste:
Arlette Welty-Domon

Comité de rédaction :
Jacques Agulhon
Bernard Fenoy
Martine Levain
Corine Rochesson
Waltraud Verlaguet

Publication trimestrielle (abonnement compris dans l'adhésion)
Administration- abonnements:
40 rue de las Sorbès -
34070 Montpellier
Tel-fax: 04 67 54 33 82

Impression : A V L Diffusion
commission paritaire :
ISSN :en cours
Prix au numéro : 2 €

Communiqué

Assemblée générale 2004 de Pro-Fil

Elle se tiendra le samedi matin
25 septembre
à partir de 9h30 (accueil)
au CART
Sommières
et élira son nouveau Conseil d'Administration

Elle sera suivie du Séminaire sur le thème
"*Mésopotamie, berceau des civilisations*"
(cf.inscriptions p11)

Ne manquez pas de visiter le site :
www.profilfrance.free.fr
mis à jour régulièremment